

## Figures de la dualité dans *Le corbeau* de James O'Barr Quand Vie et Mort jouent au plus fort

Steve Laflamme

Number 149, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1753ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Laflamme, S. (2008). Figures de la dualité dans *Le corbeau* de James O'Barr : quand Vie et Mort jouent au plus fort. *Québec français*, (149), 101–104.

## Figures de la dualité dans *Le corbeau* de James O'Barr

### Quand Vie et Mort jouent au plus fort

STEVE LAFLAMME\*

Avec ce numéro apparaît dans nos pages une chronique Fantastique que je signeraï afin de faire (re)découvrir une œuvre intéressante pour des raisons parfois périphériques, autres que liées au fantastique. Le présent numéro portant sur la BD, il m'apparaît tout à fait à propos de traiter du chef-d'œuvre de l'Américain James O'Barr, *Le corbeau*<sup>1</sup>, que je m'arrogerai le droit de traduire en français, l'œuvre n'étant disponible qu'en anglais. C'est dans le but de mettre en lumière, malgré son caractère résolument sombre, un ouvrage construit sur de multiples figures dualistes qu'il faut traiter du *Corbeau* de O'Barr, œuvre noire, pessimiste, vindicative, dont on ne sort assurément pas indemne.

#### La fiction (et le lecteur), dépassés par la réalité

Cette œuvre oppose d'abord la réalité à la fiction. Amorcé en 1981, l'ouvrage du bédéiste de Détroit est devenu populaire pour de funestes événements qui ont grandement contribué à en faire une œuvre culte, mythique. *Le corbeau* est en effet une œuvre marquée par la malédiction, aussi ésotérique que cela puisse paraître.

L'origine de l'œuvre de l'auteur michiganais est troublante. O'Barr a connu une enfance accablante : sa mère biologique a effectué de nombreux séjours en prison et en hôpitaux psychiatriques ; elle est incapable d'indiquer avec certitude la date de naissance de son fils. Le futur artiste est donc confié à un orphelinat. Son enfance se résume à des séjours infructueux de famille d'accueil abusive en famille d'accueil abusive et à la nécessité de protéger son demi-frère tuberculeux.

À 17 ans, après des difficultés d'adaptation à sa famille adoptive, l'artiste semble émerger : il rencontre l'amour. À peine a-t-il le temps de sortir la tête de l'eau que le malheur l'y replonge, plus profondément encore : Bethany, sa copine, est happée par un chauffard ivre et décède des suites de l'accident. O'Barr s'enrôle illico dans la Marine pour purger son mal-être par la violence. De retour à la maison, il est belliqueux et c'est un miracle qu'il soit encore en vie aujourd'hui<sup>2</sup>.

*Ardemment je désirais le matin ; en vain m'étais-je efforcé de tirer de mes livres un sursis à ma tristesse, ma tristesse pour ma Lénore perdue, pour la précieuse et rayonnante fille que les anges nomment Lénore, – et qu'ici on ne nommera jamais plus.* (Edgar Allan Poe, « Le corbeau »)

La mort de Bethany nourrit chez O'Barr un besoin de créer pour exorciser la douleur. Ainsi prennent forme les prémices du *Corbeau*, travail de longue haleine qui aboutira par l'assentiment d'un éditeur huit ans plus tard.

Cette œuvre est efficace par sa mise en forme d'un Pathos qui ne peut laisser indifférent. C'est un condensé d'une vengeance meurtrière adressée à la fatalité, à l'impossibilité d'atteindre un bonheur durable. *Le corbeau* est une tentative d'étancher la frustration d'être constamment confiné, repoussé vers les recoins les plus ombrageux. Comble de malheur, au cours du tournage de la version cinématographique, l'acteur Brandon Lee meurt accidentellement, atteint pendant une scène de combat par le tir d'une arme qu'on croyait chargée à blanc. O'Barr aussi est atteint en plein cœur : Lee<sup>3</sup> était un ami personnel et son décès, 17 jours avant la date prévue de son propre mariage, fait remonter à la surface les souvenirs de la mort absurde de Bethany. Les années qui suivent sont marquées par les tentatives de l'auteur d'engourdir son chagrin et sa culpabilité dans l'alcool et la drogue, lorsqu'il ne cherche pas à attenter à sa propre vie. Voilà pourquoi la fiction dans l'œuvre est fortement nourrie par la triste biographie de l'auteur.

La trame du récit s'avère des plus simples : le Corbeau est un justicier, Eric Draven, miraculé qui a survécu à deux coups de feu à la tête lors d'une attaque au cours de laquelle il a assisté, impuissant, au viol puis à l'assassinat de la femme de sa vie, Shelly, victime d'un gang de rue de Détroit – la ville qui se dispute féroce avec Washington le titre de capitale de la violence aux États-Unis. L'objectif principal du Corbeau : faire payer les meurtriers du seul prix acceptable, selon lui – la mort, une mort froide qu'il s'efforce d'annoncer à chacune de ses victimes pour que ses proies comprennent qu'elle est inévitable : « Réjouis-toi pleinement dans la gloire qui est sur le point d'être tienne ! / Et remercie le Seigneur Dieu qui t'a appelé dans Son royaume !! » (p. 35) ; « Je vais te faire mal. Beaucoup. Et lentement » (p. 127). Draven est donc guidé (*driven*, en anglais...) par la volonté de partager sa souffrance.

C'est également la réalité qui inspire l'auteur pour la représentation physique du personnage. O'Barr affirme que ses influences proviennent non pas de la BD mais de l'univers musical rock et pop des années 1980. Le visage du Corbeau est modelé

d'après celui de Peter Murphy, le chanteur de Bauhaus, groupe britannique qu'on trouve parmi les précurseurs du rock gothique de l'après-punk. Le corps du Corbeau, athlétique, musclé, est paradoxalement effilé, gracieux (les pages 66 et 172 montrent le personnage pratiquant une chorégraphie s'apparentant plus à la danse qu'aux arts martiaux), et – autre cas de dualité – l'auteur fait de son protagoniste un être apparemment androgyne, dont les mouvements et l'attitude sont inspirés d'Iggy Pop, star du rock que O'Barr affectionne particulièrement<sup>4</sup>.

*Le corbeau* déploie par ailleurs deux ailes qui donnent au récit sa profondeur : une image simple, souvent naïve mais percutante, mais aussi des emprunts textuels à la littérature et à la musique (des poèmes de Rimbaud et de Rose Fyleman, une épigraphe de François Villon (p. 94), des paroles de chansons de Joy Division et The Cure, et une citation de Voltaire : « On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité », p. 238).

### Gestes noirs sur fond blanc

On l'a dit, le Corbeau est d'apparence androgyne : peut-être que comme les roseaux qui s'entrelacent sur la sépulture de Tristan et Yseult, les âmes d'Eric et de Shelly ont fusionné après l'agression. Draven est un être noir et blanc, sur les plans symbolique et visuel. Sa tignasse noire (dont la coiffure pourrait aussi bien être celle d'une femme, l'œuvre ayant été réalisée en pleine période *new wave*) encadre un visage blafard qui atteste que le Corbeau revient de l'autre côté de la vie. Les coups de feu qu'il a reçus à la tête ont endommagé son œil gauche, dont la rétine décollée fait qu'il voit désormais le monde à travers un système binaire composé d'un œil noir et d'un œil devenu blanc. Il n'y a qu'un pas à franchir pour affirmer que le Corbeau voit d'un mauvais œil les délinquants qui ont perpétré l'agression... À ce sujet, la dernière case de la p. 145 est particulièrement intéressante parce qu'elle évoque partiellement la métamorphose d'Eric Draven, son passage au niveau suivant – l'entre-vie-et-mort : alors que son agresseur lui tire dans la tête, le dessin présente un Draven dont la chevelure suit la trajectoire de la balle, les sombres éclaboussures de sang se mélangeant aux mèches noires dans un mouvement de propulsion vers la droite (vers l'avenir, selon le code visuel de la BD). L'ombrage qui strie le visage de la victime

est drainé jusqu'à l'œil vers une tache noire qui annonce une des caractéristiques principales du visage du justicier d'outre-tombe : du maquillage trace le contour de ses yeux et culmine en pointes qui s'allongent au-dessus et au-dessous de chaque œil, à la manière de larmes noires. Voilà qui évoque les masques théâtraux (comédie / tragédie) qui ornaient un mur de la maison d'Eric et Shelly. On comprend alors que le Corbeau sera, après l'incident, tiraillé – entre la vie et la mort, entre le souvenir (la douleur) et l'avenir (le soulagement dans la mort – celle à laquelle il aspire, une fois qu'il se sera débarrassé des assassins) et, corollaire de cette dernière antithèse, le rire et les pleurs, amalgame des masques théâtraux qu'on lit sur son visage. Car le faciès du Corbeau arbore les deux opposés : il affiche en permanence des larmes et un faux sourire qui maquille au crayon noir la douleur d'avoir perdu sa raison de vivre. Symboliquement, le sourire du Corbeau, comme sa seconde vie, est artificiel : il n'a pour utilité que de réparer les dommages et dissimule le vide.

Draven est un revenant inhabituel : chez lui, l'ambiguïté propre au fantastique ne passe pas par le cliché du corps spectral diaphane. Si les adversaires qu'il pourchasse l'appellent « le fantôme », c'est par dérision et, il faut l'admettre, un certain agacement – des réactions inaccoutumées dans le registre fantastique –, eux qui savent ce qui les attend, et non pas parce que le Corbeau a l'air d'un fantôme<sup>5</sup>. Ici, la déstabilisation propre au fantastique provient du fait que le Corbeau encaisse les coups de feu et de couteau sans broncher, sans ressentir la douleur physique, alors que son corps est bien réel. Ainsi – dualité supplémentaire –, le personnage procède selon un schéma chiasmique : est encore vivant celui qui souhaiterait mourir, celui qui veut venger une morte qui souhaitait vivre. Le Corbeau privilégie la violence pour défendre... la paix.

### « Ceci est mon pain noir »

Dans *Le corbeau*, le profane côtoie le religieux. Le revenant préconise tantôt la vulgarité de ses adversaires – voilà une BD qui n'est certainement pas étudiée dans les *high schools* américains... –, tantôt un ton grandiloquent, sentencieux et, il faut l'admettre, souvent caricatural. Le Corbeau semble chercher au plus profond de son âme la formule la plus littéraire, la plus hermétique, la plus prophétique pour dépeindre son tourment



et la rédemption qu'il convoite dans la mort de ses agresseurs.

Aussi Draven se compare-t-il au Christ, en raison du joug qu'il doit porter jusqu'à sa véritable mort – jusqu'à ce que *tout soit accompli*, si l'on paraphrase Jésus au moment d'expirer. Tandis que l'amant éploré indique à une future victime qu'il est « venu s'agenouiller et vénérer [devant un] autre autel / dans l'église de la douleur » (p. 118), la fin de sa phrase (qui apparaît dans une autre case), présente en arrière-plan le visage éprouvé du Christ. « Je porte la couronne d'épines que T-Bird a placée sur ma tête », affirme le héros obscur (p. 193). La dernière case de la page suivante, qui occupe plus de la moitié de la page, présente sur le plan langagier le meilleur exemple de coexistence du religieux et du profane : le Corbeau a inscrit en lettres de sang sur le mur, au-dessus de l'une de ses victimes, ces paroles blasphématoires : « Je sais pourquoi Jésus a pleuré, fils de pute ».

### Oiseau de malheur

La version cinématographique du *Corbeau* s'ouvre sur une voix *off* qui fournit une clé d'interprétation quant au choix du corbeau comme animal d'après lequel est modelé le protagoniste, mais également quant au rôle du bipède dans l'histoire imaginée par O'Barr : « Des peuples ont déjà cru que lorsque quelqu'un meurt, un corbeau transporte son âme jusqu'au pays des morts, mais que parfois, quelque chose de tellement grave est arrivé qu'une terrible tristesse est aussi portée avec l'âme et que celle-ci ne peut reposer en paix. Alors quelquefois – quelquefois seulement –, le corbeau détient le pouvoir de ramener l'âme afin que soient redressés les

torts ». C'est donc sa place attestée dans les mythologies de diverses cultures qui fait du corbeau un actant de choix.

Dans la plupart des cultures, le corbeau est reconnu pour sa fonction psychopompe. Autre occurrence de la dualité, l'oiseau est investi de la responsabilité de mener Draven du monde des vivants au monde des morts, mais le maintient à mi-chemin, le temps que vengeance se fasse. L'animal s'adresse à Draven et on ignore s'il est bien réel ou une simple incarnation de la conscience du héros : c'est le corbeau qui conseille à Eric de fermer les yeux lorsque Shelly se fait violer puis assassiner. À ce sujet, le lecteur peut constater très tôt dans l'œuvre le rôle d'oiseau de mauvais augure du corbeau. Draven (quelque temps avant l'agression fatale) voyage en train (p. 27) et assiste à la mort horrible d'un cheval (blanc, évidemment)<sup>6</sup>, en bordure de la voie ferrée. Le corbeau apparaît à ses côtés et, lui disant qu'il n'aurait pas dû regarder, se fait l'annonciateur du Mal : plus tard, Draven regardera encore ce qu'il ne devrait pas voir, au cours de l'agression de Shelly ; cette fois, voir l'horreur transformera Draven. En ce sens, le corbeau revêt les propriétés dont l'affuble le *Mahâbhârata*<sup>7</sup> : il est le messenger de la mort, rôle que lui attribuent également plusieurs légendes celtiques<sup>8</sup>. Animal noir, il annonce l'avenir – le Mal qui touchera Draven et, par conséquent, ses assaillants –, antithèse d'un autre animal, blanc celui-là : Gabriel, le chat de Draven, nommé peut-être d'après l'ange annonciateur, qui fait le pont avec le passé, rappelant avec nostalgie au protagoniste des souvenirs de Shelly.

Le corbeau était aussi considéré par les alchimistes du Moyen Âge comme « l'om-

bre du Soleil » – l'envers de la luminosité. On lui confère alors le symbole du « Nigredo » (*noirceur*), qui correspond à un état de putréfaction dont s'inspirent les alchimistes pour transformer leurs ingrédients jusqu'à l'obtention d'une matière uniformément noire, dans le processus devant les mener à la recette de la pierre philosophale<sup>9</sup>. Ici, le corbeau symbolise une étape cruciale d'une quête, concept dont s'inspire plus tard le psychanalyste Carl Jung, qui considère le « Nigredo » comme un moment de désespoir maximal nécessaire au développement personnel. Dans les deux cas – au propre et au figuré –, la noirceur est une étape essentielle dans la quête de lumière.

Même dépossédé de ses propriétés mythologiques, le corbeau présente sur le plan biologique un caractère antithétique : il vit grâce à la mort d'autrui ; il a tout intérêt à côtoyer des cadavres, voire à propager la mort. Voilà qui explique peut-être pourquoi O'Barr fusionne corbeau et homme : demiurge dans certains mythes nord-américains<sup>10</sup>, le corbeau a la capacité d'organiser et de civiliser le monde. De rétablir la paix, de faire régner l'ordre, donc.

### Le chant du... cygne ?

En raison du pacte de lecture qu'implique le fantastique, il est rare que le lecteur se laisse contaminer véritablement par le malaise qui émane du surnaturel, lui qui en est après tout un témoin plus éloigné que les personnages. Œuvre teintée d'un Pathos superpuissant, *Le corbeau* dérange, et c'est sans doute là sa force : le lecteur ne peut que se laisser submerger par la haine et la tristesse du héros ; il arrive à ressentir le désarroi de

O'Barr devant l'absurdité d'une vie qui ne tient qu'à un fil. Dans l'avant-propos, l'artiste John Bergin, un ami de O'Barr, affirme d'entrée de jeu : « Un jour vous perdrez tout ce que vous avez » (p. 9). Déjà, l'œuvre catapulse le lecteur dans l'inconfort. Personnellement, j'ai frissonné en lisant *Le corbeau*, j'en ai eu les larmes aux yeux.

Contrairement, peut-être, à ce que voulait O'Barr, on ne retient toutefois pas de l'œuvre que l'amour transcende la mort. Ici, c'est la vengeance qui renaît des cendres de Draven et elle occulte la pureté de ses sentiments pour Shelly, dont le prénom est approprié, elle qui n'est rien de plus qu'une *coquille* de personnage, vidée de sa substance et de son utilité au moment de la mort ; une femme dont on sait que Draven l'aimait pour sa beauté mais pour quelle autre raison ? « *Le corbeau* est convenablement drapé dans de menaçants jeux d'ombres expressionnistes, transpirant la terreur urbaine et la menace occulte de chaque craquelure de béton froide et humide, mais cela s'accorde bien avec une [...] histoire de revanche rituelle<sup>11</sup> », affirme Jim Emerson.

*Le corbeau* est un ouvrage dont le croisement de souffrance fait qu'il s'écarte de la volée de héros en collants d'élasthanne de la BD américaine. L'œuvre a non seulement donné vie à la BD gothique, en plus d'intéresser les producteurs du cinéma et de la télévision, mais son retentissement s'est même répercuté jusqu'à la lutte professionnelle ! Le personnage du Corbeau est désormais associé à l'ange vindicatif qui surgit des ténèbres pour rétablir l'ordre – et qui parvient à le faire. À cet égard, les pages 243 à 250, clause de l'œuvre, sont les seules pourvues d'illustrations en couleur, révélant peut-être la paix que gagne Draven une fois sa mission accomplie. Eric a rejoint Shelly dans le monde des morts, mais il laisse derrière lui un monde scarifié par la tristesse, comme l'indiquent les anges éplorés et autres symboles religieux affligés qui peuplent les illustrations en couleur du segment final, qui ne sont pas sans rappeler le travail que fait de nos jours la photographe Michelle Blessemaille<sup>12</sup>.

Il est difficile de croire que O'Barr réussisse à réaliser une autre œuvre aussi puissante que *Le corbeau*, d'autant qu'il semble avoir enfin trouvé la paix d'esprit. « Ce n'est pas la mort si vous la refusez », dit-il (p. 160). Dans son cas, O'Barr préfère sans doute accepter que meurent l'inspiration et le succès plutôt que la muse auprès de qui il a refait ses forces.

\* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy

#### Notes

- 1 James O'Barr, *The Crow*, New York, Pocket Books, 1981, 1989, 1992, 1993, 1994, 1995, 250 p. (Il s'agit ici d'une édition spéciale qui regroupe tous les tomes de l'œuvre.)
- 2 « About James », sur le site officiel de James O'Barr : [www.jamesobarr.net/word.asp?cat=1&id=67](http://www.jamesobarr.net/word.asp?cat=1&id=67) [Consulté le 29 janvier 2008].
- 3 Brandon Lee était le fils du légendaire Bruce Lee, lui aussi décédé accidentellement : c'est une réaction allergique à un analgésique qui emporte Bruce à l'âge de 33 ans. Voilà qui ajoute à la malédiction qui semble peser sur l'œuvre et ceux qui auront gravité autour, de près ou de loin.
- 4 Iggy Pop incarne un des agresseurs dont le Corbeau veut se venger, dans la version cinématographique réalisée en 1994 par Alex Proyas.
- 5 En fait, c'est tout le contraire : une jeune fille qui l'aperçoit déambuler dans la rue lui demande s'il est un clown (p. 96).
- 6 Il est intéressant de remarquer la première case (p. 27), qui montre le protagoniste en train d'assister à la mort du cheval : plutôt que d'apercevoir le cheval, le lecteur voit le reflet du visage pétrifié de Draven à travers la vitre du train. Déjà, on annonce visuellement la dualité qui caractérisera le personnage.
- 7 Épopée sanskrite de la mythologie hindoue.
- 8 Morigane, « Le Corbeau », sur *Grimoire de chamanisme*, [www.paganguild.org/aubeseptieme-lune/grimoire-chamanisme/totem/corbeau.htm](http://www.paganguild.org/aubeseptieme-lune/grimoire-chamanisme/totem/corbeau.htm) [Consulté le 4 février 2008].
- 9 *Wikipedia*, « Nigredo », <http://en.wikipedia.org/wiki/Nigredo> [Consulté le 5 février 2008]. En alchimie, la pierre philosophale est une substance qui permettrait de transformer les métaux grossiers en or.
- 10 Morigane, *op. cit.*
- 11 Jim Emerson, *Amazon.ca*.
- 12 Illustratrice officielle des éditions Nuit d'avril, spécialisées dans l'édition de romans et nouvelles fantastiques européens d'inspiration gothique. [www.michelleblessemaille.com/](http://www.michelleblessemaille.com/) [Consulté le 5 février 2008].

